

NATHALIE BABIN-GAGNON

*Les choix
de Marie*

The book cover features a watercolor-style background in shades of blue and white, with several yellow and orange autumn leaves scattered throughout. In the lower half, there are two stylized figures from the back. The figure on the left has dark, shoulder-length hair and is wearing a white top. The figure on the right has long, flowing hair that is colored in a gradient of yellow and orange, matching the leaves. The figures are drawn with simple black outlines. In the bottom left corner, there is a red circle and the publisher's logo, which consists of a stylized bird or flame icon above the text 'Libre Expression'.

 Libre
Expression

À Philippe, Anémone, Violette et Théo.

«Et il ne tient qu'à moi de découvrir qui je suis en réalité
pour devenir celle que je dois être.»
Sylvia Plath, *Letters Home*, tome 1, 1950-1956

«Je ne savais pas que c'est le premier effet de la mort
que de faire vivre le disparu dans la mémoire
de ceux qui l'ont aimé avec une clarté
et une intensité jamais encore éprouvées.»
Gabrielle Roy, *La Détresse et l'Enchantement*

Marie,

Comment vivre avec l'envie de t'engueuler et le désir profond que tu sois à mes côtés en ce moment ? J'ai besoin d'exprimer tout ce que je pense de tes décisions, de me vider le cœur. J'aurais envie que nous parlions sans fin comme nous le faisons, adolescentes, dans la ruelle derrière chez vous, et devenues adultes, dans nos appartements puis dans notre maison partagée.

Je pense à toi plus que jamais. Ta présence me manque. Je voudrais m'asseoir avec toi, prendre un verre de vin et jaser toute la nuit... malgré que tu aimes te coucher tôt. Je te tiendrais éveillée pour que tu m'écoutes déverser tout ce que j'ai sur le cœur. Je t'écris toujours régulièrement, persuadée que mes courriels ne se perdent pas, que tu les lis parfois. Dans la mesure du possible, j'essaie d'être gentille (ce qui n'est pas naturel pour moi, je t'imagine protester, mais tu sais que j'ai raison) et je t'encourage à t'accrocher. D'autres fois, j'étale mes peurs, je laisse libre cours à toutes mes critiques sur ton départ. L'espoir que tu me répondras s'est toutefois amenuisé au fil des semaines. Je ne peux pourtant pas m'empêcher de guetter un signe. Je m'en veux d'attendre encore un courriel de ta part. Je connais l'issue. Je me sens si démunie depuis que tu es partie...

Le 9 novembre, c'est avec toi que j'ai eu envie de partager mon choc après la confirmation de l'élection de Donald Trump durant la nuit. J'étais catastrophée et en beau

calvaire. Toi aussi, si tu l'apprends, tu seras bouleversée. Comment aurait-on pu croire que ce démon orange battrait Hillary Clinton et accèderait au pouvoir ?

C'était aussi mon anniversaire la veille : quarante-huit ans. Pour la deuxième fois depuis que nous nous connaissons, nous n'avons pas passé ma soirée de fête ensemble. Je l'encaisse mal. Plus d'un an que tu n'es plus là. J'ai vérifié mes messages toutes les heures, croyant peut-être que tu serais en mesure d'envoyer quelques lignes. Si je n'ai pas eu de tes nouvelles, c'est que tu étais incapable de m'en donner. J'ai envie de t'inonder de reproches de t'être mise dans une situation où il t'est impossible de m'écrire. Ça m'exaspère. Une rage d'impatience bouillonne en moi. Je passe constamment du besoin de crier mon impuissance à une impression que, de toute façon, le combat est perdu. Tu savais dans quoi tu t'embarquais et je ne pouvais pas t'empêcher d'aller à la rencontre de ton destin. Ton absence est toujours lourde, mais encore plus maintenant. Tu as fait ton choix sans jamais m'en parler. Était-ce par lâcheté ou dans le but de me préserver ? Tu appréhendais ma réaction. J'ai réussi à me contenir, mais j'ai une telle colère qui gronde en moi depuis des mois.

Je n'ai pas oublié de t'écrire le 22 septembre, jour de l'anniversaire de Loufia, ses vingt-huit ans. Comment ne pas souligner cette date importante qui a changé notre vie ? L'arrivée de ta fille a tout chamboulé. Tu détesterais m'entendre spéculer sur le tracé que nos chemins auraient emprunté si elle n'avait pas été là. Tu ne concevais pas ta vie sans elle et je n' envisageais pas la mienne sans toi. Tu n'as pas répondu à mon dernier courriel, comme à tous ceux envoyés depuis juillet, et qui sont demeurés lettre morte. Je sais au fond de moi que tu es déjà partie la rejoindre. Je ne comprends pas pourquoi tu m'as fait ça, m'abandonner ainsi...

Je suis toujours l'actualité avec avidité, et les annonces inquiétantes s'accumulent. Je parcours souvent les sites d'information pendant la journée pour tenter d'en apprendre

d'avantage en ce qui concerne la situation sur le terrain. C'est rendu une obsession. Mais les comptes rendus sont fragmentaires et il est difficile d'avoir l'heure juste parce que le chaos règne là-bas.

C'est peut-être futile en raison de ta condition, mais je vais quand même te raconter les derniers événements de ma vie. J'imagine tes yeux clairs compréhensifs et ton regard attentif, pendant que tu lis mes péripéties avec sérieux et amusement. Parce que tu es comme ça, tu me laisses croire que mes histoires sont tragiques. Tu compatis avant de m'inciter habilement à glisser vers un certain détachement. C'est pour ces grandes qualités que j'ai toujours été bien avec toi. Tu m'aidais à vivre, tu m'adoucissais la tâche. Tu ne te plaignais jamais de moi et tu évitais d'encourager mon malin penchant à m'apitoyer sur moi-même. J'aurais besoin de ton esprit lucide et de tes paroles apaisantes. Je suis orpheline depuis ton départ.

Mon souper de fête, tenu le soir de l'élection – en prévision de ce que j'espérais être l'accession d'une femme à la Maison-Blanche –, a pourtant été quasiment agréable, sans engueulade, sans tension. C'est après le repas principal que ça s'est gâté. Faute de ta présence, je passais la soirée avec mon amant du moment. Mario n'a pas pensé à acheter un gâteau, il ne faut pas trop lui en demander quand même! Mais moi, je l'ai fait, et celui que j'ai choisi était excellent. C'était – je suis certaine que ma gourmandise te manque – un gâteau au chocolat, caramel et poire. Un mélange décadent! J'en ai trop mangé. Je cherchais à compenser ton absence par du sucré! À cette remarque, j'entends ton rire si communicatif qui me faisait sourire à tout coup.

Mario m'observait et je percevais dans ses yeux à quel point je le dégoûtais. Il me reproche souvent de me comporter en bourgeoise. Ce qui, dans sa bouche, est la pire tare du monde. Pire qu'être menteur, misogyne, raciste, comme celui que les Américains s'apprêtaient à élire. Il me répète qu'il faut comprendre et aider les opprimés, les laissés-pour-compte

dont les élites politiques ne s'occupent pas. Farouche partisan de Bernie Sanders, il ne s'est jamais remis de sa défaite. Selon lui, les dés étaient pipés, tout le Parti démocrate conspirait pour faire gagner la pire représentante de Wall Street, le diable en personne : Hillary Clinton !

Mario n'avait pas de cadeaux à m'offrir. C'est tellement bourgeois, cette manie de dépenser pour prouver à l'autre qu'on l'aime en achetant des babioles qui seront jetées au bout du compte. Il faut éviter d'entrer dans la logique marchande pour montrer notre attachement à une personne et nourrir la machine capitaliste de si vile façon. Évidemment, il est hors de question de parler d'amour : le comble, pour lui, dans notre société de parvenus !

Je ne sais pas comment tu t'entendrais avec lui... Tu jugerais probablement qu'il ne me mérite pas. Tu estimais qu'aucun de mes amants ne se révélait digne de moi. Tu ne me l'avouais pas, mais je le sentais dans ton regard. Tu ne t'en mêlais pas et restais prête à me récupérer après une rupture, à retrouver ton amie pour partager des soupers et des sorties, parce que mes histoires avec les hommes finissaient toujours en queue de poisson. Aucune n'a duré.

Est-ce que je reste avec Mario par peur d'être seule ? La cinquantaine qui approche m'effraie et la chasse aux amants devient de plus en plus difficile. C'est pourquoi j'endure ses remarques désobligeantes sans le remettre à sa place. Ça ne me ressemble pas du tout, de me conforter dans le déni. Depuis ton départ, je n'arrive plus à me révolter comme avant. Par exemple, au fil de la campagne électorale, Mario a développé une admiration pour Donald Trump en raison de son discours anti-establishment. Fier, il me disait : « Voilà enfin un homme qui s'attaque à l'élite ! » J'enfouissais le malaise que je ressentais, préférant ne pas relever l'incohérence de son discours, me fermant la trappe de peur de l'inciter à étaler sa médiocrité. Tu t'inquiéterais sûrement de mon abdication, de mon manque d'envie de me battre pour mes convictions.

Ces jours-ci, je suis fatiguée et je n'arrive plus à trouver de ressort en moi.

Après mon repas de fête, Mario et moi avons décidé de suivre la soirée électorale à CNN. Un commentateur a expliqué que l'équipe de Trump devait se sentir encouragée par les résultats en Floride et en Caroline du Nord. Au lieu de hurler, j'ai fondu en larmes, un torrent incontrôlable. Je sentais que la vague Trump déferlait et que sa force ne fléchirait pas au fil de la soirée, elle englutirait le pays dans une marée de droite effroyable. Impatient, Mario m'a reproché avec un air bête: «Il n'est pas un peu tôt pour se mettre dans cet état-là?» Si tu avais vu son expression de mépris...

Je lui ai répondu qu'il ne comprenait pas parce qu'il était sans-cœur. Il a empoigné son manteau et il est sorti de la maison en claquant la porte. Il ne devait chercher qu'un prétexte pour sacrer le camp et savourer la victoire de Trump en toute quiétude.

Je suis donc allée me coucher seule avec ma peine immense de voir cet homme accéder au poste le plus convoité des grandes démocraties, en me demandant comment des gens sensés avaient pu voter pour une brute pareille. J'aurais aimé que tu sois là pour m'entendre déverser ma peur que ce soit la fin de la civilisation telle que nous la connaissons. Tu m'aurais écoutée sans me juger, sans me reprocher de trop en mettre. Une boule de tension me nouait la gorge, et je n'avais aucun moyen de partager mon angoisse avec toi. Et Loutfia, imagine ce qu'elle penserait de ce revirement! Elle aurait gueulé toute la nuit. Elle aurait crié une tonne de qualificatifs indécents facilement utilisés pour dénoncer Trump. La révolte de ta fille me manque. J'aurais tant souhaité que tu sois là pour te coucher à côté de moi dans le lit et que nous parlions en attendant ce sommeil qui ne viendrait pas.

En même temps, je suis soulagée que tu n'assistes pas à la conclusion de la présidentielle américaine. Ni Loutfia d'ailleurs. Vous étiez trop pures, trop bonnes pour tolérer ce

spectacle, pour endurer le cul-de-sac où se dirige le monde. Vous auriez été profondément blessées dans vos valeurs, votre générosité. De toute façon, ce monde ne vous méritait pas. Mais cette élection, additionnée à vos départs, me rentre dedans et me fait atrocement mal. Je n'arrive pas à trouver un sens à ces événements. Pour une fois, tu dirais que je n'exagère même pas!

Mario n'est pas revenu. Il m'apparaissait clair que notre relation ne rimait à rien. Je me suis levée le lendemain avec une sale gueule de bois, comme si j'avais bu toute la nuit. Radio, journaux et sites internet confirmaient la nouvelle. Impossible d'y échapper, l'actualité serait dictée pendant les quatre prochaines années par un fou dangereux. J'ai effectué ma routine du matin dans un état second. Pas le goût de manger, ni de siroter un café, même pas envie de lire sur les derniers développements. Et souvent, sans prévenir, des larmes envahissaient mes yeux. En fait, elles demeuraient là, prêtes à jaillir à la moindre pensée.

Tu m'aurais probablement rassurée en me rappelant que c'est le pays voisin, pas le nôtre, et qu'il faut garder espoir. J'aurais répliqué, en te faisant une grimace moqueuse, que ton optimisme me tombe sur les nerfs ou j'aurais pété une coche en m'insurgeant contre la situation, et nous aurions fini par éclater de rire. Mais je ne ris pas facilement depuis ton départ. Et là, cette élection, c'est comme le coup fatal, celui qui m'achève.

Je suis retournée au bureau la mort dans l'âme. Certains collègues, comme moi, sous le choc, gardaient le silence, alors que d'autres essayaient de se consoler en se persuadant de laisser la chance au coureur, la machine gouvernementale étant si grosse que Trump ne la démolirait pas à lui seul. Les échos qui nous venaient des collègues des syndicats américains permettaient d'entrevoir une grande inquiétude.

En rentrant à la maison le vendredi soir, je me suis sentie épuisée par cette semaine où le monde basculait du mauvais

côté. Le samedi matin, je me suis traînée jusqu'à la cuisine pour changer l'angle de vue que j'avais sur les arbres du jardin, qui grandissent avec beaucoup de laisser-aller et vont bientôt mal tourner en raison de l'absence de tes soins. L'érable rouge, le merisier et le lilas que tu as plantés quand nous sommes arrivées ici te réclament. Quand je les regarde, c'est ta présence que je sens et qui me manque, Marie.

Pour m'aérer l'esprit, je suis partie marcher au parc Maisonneuve. Les oiseaux gazouillaient. De si bonne heure, la ville semblait endormie et le calme régnait. Quelques feuilles jaunes flottaient encore aux arbres. Isolées ou en touffe, elles s'accrochaient pour narguer l'hiver qui arriverait inévitablement. Le soleil s'élevait doucement et ses rayons, incroyablement doux et chauds pour un mois de novembre, me caressaient le visage. J'appréciais la beauté de ce moment et les larmes me sont venues aux yeux. Je pensais à toi, si sensible à la nature, au passage des saisons. Je n'ai jamais pris le temps de m'attarder à ce genre de choses, comme si seulement comptaient les négociations et les dossiers à mener. Voilà ce qui est important ! En arriver à conclure une convention collective après d'âpres discussions. Il ne me restait rien de concret de ces heures de besogne. Et toi qui n'étais plus là pour te réjouir du chant des oiseaux, contempler les feuilles se balançant au gré des caprices du vent et goûter aux rayons de soleil qui inondaient le parc.

Je me suis enfin un peu détendue. Depuis des mois, un sentiment d'oppression me tourmente tout le temps. Je suis en colère contre toi de me faire subir tout ça. Une tension m'incommoder en permanence. Aucun soulagement ne sera possible tant que je ne saurai pas ce qui t'arrive.

Le croirais-tu, mais c'est la déprime liée à l'élection américaine, combinée à ma marche dans le parc ce matin de novembre, qui m'a incitée à entreprendre ce projet qui trottait depuis un moment dans ma tête. La solution que j'ai trouvée est d'écrire pour essayer de survivre parce que

c'est intenable de vivre jour après jour avec ce sentiment écrasant.

Dans le parc d'une ville que j'aime, empreinte de la beauté d'un matin calme, je me suis résolue à raconter notre histoire. Tu m'as sauvée en changeant le parcours de la vie qui m'attendait. Tu as élevé une fille magnifique que tu as suivie dans une voie périlleuse, et je me dois de te rendre hommage pour cela. Je pense que notre amitié exceptionnelle, comme un grand amour, repose sur des bases irrationnelles. Pourquoi m'as-tu choisie comme amie ? Pourquoi as-tu déterminé que je ne tomberais pas dans le piège du destin convenu qui se refermait sur moi ? Pourquoi suis-je restée à tes côtés malgré la décision que tu as prise et que je n'approuvais pas ? Je dois composer avec ce désaccord qui a bouleversé ma trajectoire et alimente parfois mon regret de t'avoir écoutée. Comment vivre avec le désir de te louer pour la beauté de ton sacrifice, de ton don de soi, et ta désertion ? Parce que je me sens trahie par ton choix, Marie... tu m'as laissée tomber et j'ai du mal à te le pardonner.

CHAPITRE 1

Au moment de notre rencontre, nous étions deux écorchées vives. Nous nous sommes accrochées à la même bouée de sauvetage, convaincues qu'ensemble nous aurions plus de chances de survivre. J'ai plongé avec foi, parce que les yeux azur rassurants de Marie me montraient la voie, me donnaient confiance.

J'ai appris à la connaître, l'été de nos quinze ans, en 1984, avant d'entrer en quatrième secondaire. J'étais chez Stéphane. Je m'y rendais trois fois par semaine depuis un mois pour coucher avec lui. Mon but était de m'installer dans son appartement dès que j'aurais seize ans. Je me pousserais de chez nous pour ne plus vivre dans la même maison que mes parents, à Sullivan. Mes sœurs et mes frères étaient partis et ça sentait le vieux dans la cabane. Il y avait aussi un ennui de petite vie qui transpirait des murs. Mon père et ma mère n'ont jamais été bavards. La télé comblait leur silence.

Je m'étais éloignée dans la ruelle pour fumer une cigarette. Après avoir baisé, Stéphane aimait regarder la télé. J'en profitais pour sortir et sentir l'air de la ville. Sullivan était un village que je connaissais trop bien, privé d'exotisme avec ses bungalows sans âme, agglutinés le long de la route. Au moins, Val-d'Or était une ville et la ruelle me dépaysait. Elle me permettait d'observer des cours où il y avait des maisons aux tailles diverses, remplies de gens inconnus. Je scrutais les signes de leur vie, curieuse de savoir comment le quotidien se passait chez les autres.

Pendant que je fumais, je l'ai vue arriver à vélo pour entrer par la porte de la clôture derrière chez elle. Elle est descendue

de sa bicyclette et, en tenant le guidon, elle m'a lancé un « Salut » naturel, sans prétention, comme si elle s'intéressait vraiment à moi. Personne ne m'avait dit « Salut » de cette façon avant cette journée-là. Je la connaissais pour l'avoir vue quelques fois à la polyvalente, mais nous n'avions jamais été dans les mêmes groupes. J'étais étonnée qu'une fille de son genre, plus raffinée que moi, me salue aussi gentiment.

Se doutait-elle que je visitais son voisin, le gars d'à côté, qui vivait seul ? Stéphane travaillait au garage de mon père, qui l'estimait parce qu'il était un bon gars. Moi, est-ce que je l'aimais ? Je ne me posais pas la question. Il était grand, six pieds deux, avec une chevelure abondante et un corps très poilu, comme de la fourrure. C'était bizarre de le caresser après avoir couché avec lui. La première fois que nous l'avons fait, c'était dans son logement au sous-sol d'une grande maison de deux étages occupée par une famille comptant trois enfants. La cave était divisée en deux appartements. Stéphane louait l'un d'eux. Un endroit petit, pas très éclairé, mais qui m'apportait une bouffée d'air frais.

La famille de Marie habitait dans le bungalow d'à côté. Marie avait mon âge, sa beauté m'impressionnait et me maintenait à distance. Pas si grande, elle attachait parfois ses cheveux mi-longs blonds pour dégager son beau visage doux au petit nez ravissant. Un côté scandinave émanait de son physique, même si à l'époque je n'avais pas les connaissances pour faire le rapprochement, constatant toutefois qu'elle était différente des autres filles.

Ses vêtements tombaient toujours bien en raison de ses proportions parfaites. De simples anneaux en or pendaient parfois à ses oreilles, seuls bijoux qu'elle portait. Jamais je n'aurais osé l'aborder, nous vivions dans deux mondes à part. Mais j'avais remarqué son éclat, alors que moi, je me sentais comme l'habitante de Sullivan, celle qui arrivait à la polyvalente de Val-d'Or en autobus, et repartait dès la fin des classes, ce qui m'empêchait de rester pour niaiser avec les autres étudiantes dont la maison était proche. J'aimais observer les filles de mon

âge, cherchant quel style copier pour réussir à définir le mien. Marie se maquillait uniquement les yeux avec une mince trace de crayon noir et du mascara.

Après m'avoir abordée, elle a cherché à savoir si j'avais déménagé. J'ai répondu non, que je restais toujours à cinq minutes de Val-d'Or. Son visage montrait de la perplexité. Elle a continué à me questionner sur ma présence dans la ruelle. Je suis devenue embarrassée et j'ai balbutié que j'étais chez mon ami Stéphane. Elle s'est étonnée: «Stéphane, le garagiste?» J'ai acquiescé et j'ai vu dans ses yeux qu'elle comprenait tout. Pour la première fois, j'avais honte de mes actes: coucher avec un gars qui avait dix ans de plus que moi pour fuir ma maison plate d'un village sans attrait. Le caractère immoral de ma démarche, ma débauche en fait, me frappait en pleine face.

Pourtant, sans le savoir, Marie venait de me sauver. En deux questions, elle a changé et marqué mon destin. Elle ne me jugeait pas, son visage restait souriant sans manifester de répugnance. Je ne connaissais pas son prénom et j'ai osé le lui demander en ajoutant que je la croisais parfois dans les corridors depuis que nous étions à la polyvalente. Elle a répondu «Marie» et la beauté de ce nom simple m'a émue. Je ne sais pas pourquoi. Elle me fixait avec un regard interrogateur: «Pis toi?» Gênée, j'ai murmuré: «Lauréanne.» C'était celui d'une vieille tante de mon père, qui avait insisté pour que son prénom continue à vivre dans le corps d'un «beau petit bébé». Je devais le répéter chaque fois que je rencontrais une nouvelle personne:

— Comment tu t'appelles, ma grande fille?

— Lauréanne.

— Comment?

— Lau-ré-anne!

— Ah! C'est beau, Lorie-Anne!

— Non, c'est Lau-ré-anne.

— Oui, oui.

Je détestais ce prénom laid et trop long. Ma famille m'appelait «Lau» et Stéphane aussi. Mais Marie a répété trois fois

«Lauréanne» sans trébucher, sans même s'informer de l'orthographe exacte. Pour la première fois, il sonnait bien dans la bouche d'une connaissance. Tout ce qui entourait Marie se colorait d'une teinte agréable pour moi.

Je venais chez Stéphane dans l'espoir de la revoir. Nous arrivions chez lui, nous avions des rapports sexuels, j'avais peu de sensations parce qu'il n'était pas doué ni imaginatif, et j'attendais que ce soit fini. Je prenais une douche, parce que je devais me présenter propre devant Marie, avant de sortir fumer dans la ruelle. J'évitais de rester dans la cour pour ne pas attirer l'attention des propriétaires de Stéphane ou des voisins sur ma présence. Là encore, mon sens minimal des convenances me soufflait qu'à Val-d'Or, une fille de quinze ans qui couchait avec un gars de vingt-cinq ans, ça paraissait mal!

Chaque jour, j'avais hâte de voir comment Marie serait habillée. Elle aimait les vêtements un peu hippies avec des fleurs, rien de trop voyant, mais toujours de bon goût. Je l'enviais. Je n'aurais pas pu porter les mêmes. J'étais petite et boulotte. Mes cheveux noirs et mon visage trop rond, sans aucune beauté, n'attiraient pas l'attention. Mes joues étaient rebondies, mes yeux et mon nez, étroits. Ma mère disait que j'avais une face pas comme les autres, une façon de me consoler, je suppose, de mon manque d'attrait. Stéphane tripotait souvent ma poitrine avec vigueur. Il avait fini par me chuchoter qu'il adorait mes seins tombants. Beau compliment! Il les caressait compulsivement, comme lorsqu'il frottait une bougie d'allumage au garage. Son érection gonflait son pantalon. Il m'attirait sur le lit et me prenait en vitesse. J'avais envie d'un peu plus de manières.

J'étais certaine que Marie ne se laisserait pas toucher ainsi. De toute façon, aucun gars n'oserait le faire. Elle imposait le respect, Marie. Je m'assoiais au pied de la clôture derrière sa maison en attendant de la voir arriver sur son vélo en fin de journée. Elle gardait des enfants. Malgré ce travail d'été vraiment plate, elle se pointait toujours de bonne humeur. Au

début, elle restait dix minutes pour jaser, puis vingt, et finalement plus longtemps.

J'ignorais quel sujet de conversation proposer à une fille comme elle. Elle m'impressionnait trop. Je préférais l'écouter. Elle reprenait le fil des événements de sa journée, les bêtises des enfants dont elle s'occupait, cinq en tout. Elle leur organisait des activités : des jeux au parc, des promenades en forêt, des visites à la piscine et des balades à vélo. Je ne sais pas comment elle planifiait et accomplissait tout ça. Ses joues changeaient de couleur pendant qu'elle me racontait ses péripéties parce qu'elle rougissait facilement.

Elle a réussi à me faire parler, sans qu'il y paraisse, des dessous de ma relation avec Stéphane. Je n'avais pas honte pendant que je couchais avec lui, mais j'avais une certaine réserve à tout confesser à Marie, de peur de me diminuer à ses yeux. J'ai commencé mon histoire et, soulagée qu'elle ne me juge pas, je lui ai tout confessé en n'omettant aucun détail. J'ignorais qu'il était possible d'exposer ainsi ses émotions, ses idées et ses questionnements. Je ne l'avais jamais expérimenté chez nous avec ma mère ou mes sœurs, et ne pensons pas à mon père ou mes frères. Avec Stéphane, nos dialogues se limitaient à l'essentiel. C'était un homme de peu de mots, un gars gentil, satisfait de lui et de la vie qu'il menait.

Mon père réparait des autos et ma mère se contentait de son statut de femme au foyer. Ils ne m'ont transmis aucune curiosité intellectuelle ni le moindre désir de changer ma destinée en passant par les études. C'est pourquoi quand mon père a engagé Stéphane, un gars très beau, mais pas une lumière, il m'a intéressée parce qu'il apportait une charge d'excitation au garage. J'avais les hormones au plafond et une grande envie de me taper ce mâle qui suscitait la convoitise de toute la gent féminine de Sullivan. Les femmes, qui chialaient parce que leur mari oubliait de faire le plein, se sont mises à venir régulièrement au garage de mon père dans le but de reluquer Stéphane. Il s'emparait du pistolet à essence, dévissait le bouchon

du réservoir et introduisait le long bec du déversoir dans la voiture des clientes, attentives au spectacle, qui soupiraient en se trémoussant.

Mon père se réjouissait parce que l'arrivée de Stéphane avait fait grimper son chiffre d'affaires et que moins de citoyens de Sullivan profitaient de leur passage à Val-d'Or pour faire le plein. Comme j'aidais au garage en tenant la caisse, j'étais aux premières loges pour observer à quel point Stéphane était devenu un pôle d'attraction dans notre patelin. Il parlait peu avec les clients, se contentait de sourire, mais son sex-appeal était lié à son *body*, pas à ses remarques spirituelles.

Le seul mérite que j'attribue à mes parents dans ma trajectoire, c'est de m'avoir légué le gros bon sens. J'avais décidé que c'était moi qui coucherais avec Stéphane dans le but de faire un pied de nez à toutes les « madames » qui en rêvaient. En plus, je négociais aussi avec la compétition de jeunes célibataires qui dénichaient de bons prétextes pour venir bavarder avec lui. Pas du tout conscient de leur manège, Stéphane leur consacrait peu d'attention quand il travaillait. J'en devenais envieuse, réfléchissant à comment il passait son temps quand il retournait chez lui à Val-d'Or. J'ai compris qu'il ne se rendait pas compte qu'il plaisait autant aux femmes. J'ai tranché : oui, passer à l'acte avec lui, mais pas question de tomber enceinte.

J'ai pris rendez-vous chez le médecin à Val-d'Or sans avertir mes parents. J'ai annoncé à Stéphane que je coucherais avec lui et qu'il devait me conduire à la clinique pour que j'y obtienne une ordonnance de pilules. Hantée par la peur d'avoir un bébé dans mon ventre, je m'en remettais à mon pragmatisme, qui me dictait de ne pas faire confiance à Stéphane pour enfiler un condom. J'avais cerné le personnage de beau gosse à la cervelle fragile.

Il est resté surpris quand je lui ai fait part de mon plan. Il a vérifié si mon père écoutait mais, gros bêta, j'avais pris mes précautions ! Déjà, je remarquais qu'il n'était pas de taille à rivaliser avec ma vitesse d'esprit. Il a donc obéi à ce que j'avais décidé. En sortant du bureau du médecin, je lui ai annoncé qu'il

fallait attendre que je prenne la pilule depuis dix jours avant de le faire au complet. Mais il était possible de *frencher* et de se caresser d'ici là. J'ai mis sa main sur mes seins et ma bouche sur la sienne. Il embrassait bien quand même. Le garage de mon père, bondé de posters de magazines pornos, avait contribué à mon éducation. Je connaissais assez bien l'anatomie féminine. En même temps, je côtoyais ces photos depuis que j'étais petite et j'en oubliais presque le sens de leur imagerie tellement elles s'intégraient à mon quotidien.

Après son travail, Stéphane m'emmenait faire un tour en voiture. Mon père et ma mère n'émettaient aucune objection parce qu'ils l'aimaient plus que leurs propres enfants. Je soupçonnais qu'ils espéraient que je me caserais avec lui et qu'il prendrait un jour la relève au garage. Ma mère s'était mariée à dix-huit ans, elle m'accordait donc la permission de me mettre aussi en couple très jeune.

Cinq jours plus tard, je faisais mes premières fellations à Stéphane. Ma sœur aînée m'enviait de fricoter avec le beau garagiste et m'avait expliqué comment lui faire une pipe pour qu'il en redemande. Elle m'a rappelé que j'étais tombée sur ma barre de bicycle à huit ans et que j'avais eu un kyste. Elle m'avait soignée en mettant des débarbouillettes d'eau froide sur la blessure. Elle m'assurait qu'en raison de cet accident je n'aurais probablement pas mal la première fois que j'aurais des relations sexuelles.

Au bout de dix jours, Stéphane m'a conduite chez lui et nous avons baisé. Ça été ordinaire. J'ai fermé les yeux et je n'ai pas senti grand-chose. Stéphane n'a fait aucun commentaire, se contentant de se coller contre moi parce qu'il savait que j'avais perdu ma virginité. Par la suite, pendant le reste de l'été, il m'a emmenée souvent chez lui pour que nous couchions ensemble. Je regardais les femmes qui le zyeutaient et je me croyais supérieure parce que le bel étalon m'appartenait. J'ai compris que Stéphane attendait seulement que l'une de ses admiratrices prenne l'initiative pour la suivre, et c'était moi, la plus dégourdie, qui avais remporté le gros lot.

Après avoir déballé mon sac à Marie sur ma liaison avec Stéphane, j'ai fini par la questionner sur sa vie de famille. Le portrait n'était guère reluisant. Son père alcoolique invitait souvent ses amis peu recommandables à la maison. Il s'accordait ce droit et rappelait sans cesse à la mère de Marie que c'était grâce à la contribution de son propre père qu'ils avaient réussi, après leur mariage, à acheter ce bungalow dans un quartier en développement.

Ils s'étaient séparés momentanément quand Marie avait à peine six ans et son frère trois, phénomène inusité à l'époque à Val-d'Or. La mère de Marie travaillait comme commis à la banque et se voyait gravir les échelons. Elle tolérait difficilement ce mari bon à rien. Pendant l'une de leurs chicanes, elle lui avait crié de la garder, sa maudite maison, qu'elle lui cédaient en prime les deux enfants qu'il y avait dedans (je découvrirais par la suite que le frère de Marie était vraiment un garçon hyperactif), qu'elle s'installerait chez une amie et se consacrerait à son travail puisque monsieur ne travaillait pas, n'apportait pas d'argent sur la table et qu'elle, elle réussissait à s'en sortir. Le père de Marie n'a pas enduré la situation plus de deux jours. L'absence de sa femme ne le perturbait pas, mais il était absolument incapable de s'occuper des deux enfants et d'entendre Francis lui casser les oreilles quand il ne le nourrissait pas à heure fixe ou ne le divertissait pas suffisamment. Père monoparental, très peu pour lui ! Il avait fui et appelé la mère de Marie à la banque pour lui annoncer que, finalement, il lui laissait la maison et les deux enfants. Il avait quitté la ville pour se remettre de ce cauchemar.

Il était revenu au bout de deux mois en faisant valoir que c'était sa cabane et qu'il revendiquait son droit d'y habiter. Les parents de Marie avaient repris la vie commune avec de rares hauts et de nombreux bas. Chômeur compulsif, son père travaillait le nombre de semaines nécessaires afin d'avoir droit à ses prestations. Il avait essayé différents métiers : bûcheron, mineur, camionneur, mais rien pour l'attacher à une certaine stabilité.

Je m'étonnais que Marie connaisse tous les aléas de la vie intime de ses parents, d'autant plus qu'elle n'avait que six ans au moment de leur séparation temporaire. Elle était devenue le soutien de sa mère, qui lui confiait tout, sans lui épargner de détails, sur sa relation avec son père. Elle ne lui avait pas caché non plus (une admission ignoble) qu'avoir des enfants lui apportait peu de bonheur. Sa mère aurait voulu voyager et découvrir le monde à loisir. À chaque anniversaire, elle soulignait à voix haute combien il leur restait d'années, à Marie et à son frère, avant d'atteindre dix-huit ans et devenir des adultes pour qu'ils quittent enfin le foyer. Je comprenais mieux la détermination de Marie à garder des enfants : elle s'éloignait pendant quelques heures de cette famille dysfonctionnelle pour se prouver qu'elle était capable d'occuper un travail et de le conserver. Elle essayait de se prémunir contre ses parents pour qu'ils lui fassent le moins de mal possible, et s'efforçait de survivre en prenant ses distances. Seul son frère la préoccupait parce qu'il était plus jeune et fragile.

Je lui ai fait la remarque que c'était bien effroyable que ni sa mère ni son père n'aient voulu s'occuper d'elle et de son frère quand ils étaient tout petits. Pour essayer de la consoler, je lui ai assuré que chez nous ce n'était guère mieux. J'étais arrivée comme un cheveu sur la soupe, dernière de cinq et pas prévue. Je suis née sept ans après celle qui me précédait. Ma mère avait quarante ans, et mon père, cinquante. Je me suis toujours sentie étrangère dans la maison, la quantité négligeable, celle à qui personne ne prêtait attention.

À cinquante-cinq ans, ma mère était fatiguée et mon père encore plus, l'âge de la retraite ayant sonné sans que son compte de banque soit assez garni pour lui permettre d'arrêter de travailler. Mes frères ne s'entendaient pas avec lui et ne l'avaient jamais secondé au garage dans le but de prendre sa relève. Mon père parlait peu, et lorsqu'il grognait quelques mots, c'était souvent pour exprimer la frustration qui couvait en lui. Bourru, il s'était toujours montré impatient avec ses fils, incapable de leur

enseigner quoi que ce soit sans perdre les pédales et devenir agressif. Avec Stéphane, c'était différent puisqu'il se contentait de faire tout ce que mon père lui ordonnait sans protester. Mon père voyait en lui son véritable successeur au garage. Il devait se dire que si, en plus, il ramassait sa fille, voilà un autre trouble de réglé et, surtout, une bouche de moins à nourrir ! Il m'avait déjà sous-contractée à Stéphane. Au mois de novembre, quand j'aurais seize ans, je déménagerais chez lui. Mes parents avaient donné leur accord. J'étouffais chez eux. L'appartement de Stéphane était exigu, mais j'avais l'impression que j'y respirerais plus à l'aise. L'objectif à long terme était de construire une maison à côté de celle de mes parents à Sullivan et de nous y installer. Mon plan de carrière s'arrêtait au secondaire.

Marie s'est étonnée de mon indifférence face à cette situation, où mes parents et Stéphane élaboraient des projets pour moi. Sa réflexion m'a causé un choc, en fait un électrochoc. C'est vrai que je me transformais en spectatrice de ma propre vie. Je copulais avec Stéphane parce que toutes les femmes le désiraient. Je sortais avec lui pour goûter un ailleurs meilleur que chez mes parents et je retournerais bientôt près de leur maison pour m'y enfermer, y mourir à petit feu. Marie m'a sauvée en raison de l'intérêt sincère qu'elle a développé pour moi. Elle est devenue la personne la plus importante de mon univers. Ma vie tournerait maintenant autour d'elle.

Des années plus tard, quand la fille de Marie s'est intéressée aux circonstances de notre rencontre, à sa mère et moi, j'ai ressenti un malaise à lui dire la vérité. Comment lui avouer qu'à quinze ans je couchais avec un gars dix ans plus vieux que moi, qui restait à côté de chez Marie, par désœuvrement et pour oublier la vie qui m'attendait ? Nous avons convenu, Marie et moi, de privilégier la version d'une alliance entre deux adolescentes esseulées. Quand Loutfia insistait pour savoir ce qui nous avait poussées l'une vers l'autre, nous répondions que Val-d'Or était une petite ville, les esprits libres et originaux

finissaient par s'y reconnaître. Mais j'avais surtout honte de cet épisode de ma jeunesse et je craignais son jugement. Mon image aurait été entachée. Je devais rester celle qui menait sa vie comme elle l'entendait sans s'asservir aux hommes. Je me consolais de ma relation avec Stéphane en me persuadant que, sans elle, je n'aurais jamais rencontré Marie.

Avec elle, ç'a tout de suite été une amitié de complicité. Nous avions beaucoup à partager. J'étais curieuse de ce qu'elle pensait, de ce qui l'animait. J'aimais être avec elle. Il y avait en moi plusieurs Lauréanne. Je n'étais pas la même avec mes parents, avec Stéphane ou à l'école. Quand j'étais avec Marie, je me rapprochais le plus de mon moi véritable, c'est-à-dire de celle que j'étais quand je me retrouvais seule et laissais les idées voguer sans contrainte dans ma tête. Je ne restais pas sur mes gardes avec Marie. Je me sentais tout à fait bien et libre.

« Pourquoi suis-je restée à tes côtés malgré la décision que tu as prise et que je n'approuvais pas ? Je dois composer avec ce désaccord qui a bouleversé ma trajectoire et alimente parfois mon regret de t'avoir écoutée. »



Lauréanne se souvient... Adolescente à Val-d'Or, empêtrée dans une relation avec un gars plus vieux pour s'extirper de chez ses parents, elle rencontre Marie. Leurs destins se lient rapidement et, après la fin de leur secondaire 5, elles déménagent à Montréal pour poursuivre leurs études. Marie fait alors un choix qui bousculera leurs vies. Leur amitié survivra malgré tout et se renforcera même pendant plus de trente ans, jusqu'à ce que Marie impose à Lauréanne une autre décision irrémédiable.

Un roman fort porté par l'amitié entre deux femmes sur fond de sacrifice et qui, malgré tout, donne espoir.



Journaliste à la salle des nouvelles de Radio-Canada, **NATHALIE BABIN-GAGNON** partage son temps entre l'écriture et le micro. Après *L'Absent* (2016) et le très remarqué *L'Erreur de la marqueuse* (2018), chez XYZ, *Les Choix de Marie* est son cinquième roman.



ISBN 978-2-7648-1287-7

